

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 46

Artikel: Coumeint quiet quand on vâo bailli n'estiusa, faut que le sâi bouna
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190036>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

- Je suppose que vous êtes des nègres ?
 — En effet.
 Puis le chef de ceux-ci de lui dire :
 — Je suppose que tu es Christophe Colomb ?
 — Juste ! Tu l'as deviné.

Alors, le chef, se tournant vers les siens :
 — Mes amis, il n'y a pas à se le dissimuler, nous sommes découverts ! »

(*Etrennes fribourgeoises.*)

BAISER VOLÉ

par Eugène MORET.

II

La baronne se trompait, Mlle Thérèse était experte dans les travaux de couture et faisait toutes ses affaires elle-même, même celles de sa mère ; mais quelquefois le ruban, le piquet de fleurs ou le nœud de velours venait à manquer.

— Lucrèce va rire en face d'une maîtresse ainsi affublée, se disait la baronne, ne remarquant ni la beauté réelle, ni le charme tout particulier, si discret et si sympathique, de la jeune fille. Une demoiselle de boutique, ah ! et encore, un vrai petit trottin ; on me l'avait cependant bien recommandée. Dieu merci, reprit-elle à haute voix, ma fille n'a pas besoin de brevets, elle n'en passera aucun. Sa dot est prête, et c'est tout ce que les maris exigent. Je demande, moi, tout simplement quelque perfectionnement dans une instruction légèrement négligée.

— Je me conformerai à vos désirs, madame, bien que les brevets aient quelquefois leur utilité.

— Sans doute... pour quelques jeunes personnes.

L'institutrice réprima une rougeur subite.

— On ne sait jamais, dit-elle ; moi aussi, madame, comme beaucoup d'autres qui n'ont plus rien à leur entrée dans la vie, j'avais trouvé dans mon berceau quelques jolies espérances.

— Ah ! vous avez été riche ? dit la baronne, adoucissant le ton de sa voix.

— Mon père avait quelque fortune.

— Et il l'a mangée ; cela arrive quelquefois chez les pères ; heureusement ma fille n'a pas cela à craindre. Vous vous nommez M^{lle} Thérèse Maignan. On m'a du reste assuré que vous apparteniez à une excellente famille. On m'a dit surtout beaucoup de bien de vous, mademoiselle. — Décidément, elle se faisait à la toilette ou plutôt ne la regardait plus ; elle avait été riche. — Qu'en enseignerez-vous à ma fille ?

— Mais... madame, le peu que j'ai appris moi-même, ce qui est usuel d'abord et, si vous le désirez, les premiers éléments des sciences physiques et naturelles, quelques notions de littérature, ensuite la physiologie, la morale.

— Oh ! je vois ce que vous voulez me faire, de ma Lucrèce si simple, si bonne fille, une savante, c'est-à-dire une pédante.

— Je ne me conformerai d'abord, madame, qu'à ce que vous m'ordonnerez, mais je ne suis pas moi-même pour l'instruction trop étendue chez les jeunes filles. A Sévigné, on ne fait que des femmes du monde, on y reçoit une instruction sérieuse, mais sans but pratique et déterminé ; à Paris, c'est au lycée Fénelon qu'on prépare les élèves pour l'école normale supérieure de Sèvres et qu'on se ménage des licenciées et des agrégées pour l'avenir.

— Des sottes et des déclassées.

— Si j'avais suivi cette voie, pensa la jeune fille, je serais professeur dans un lycée, soit à Paris ou en pro-

vince, directrice peut-être, et mon indépendance serait assurée à jamais, tandis que...

Elle n'acheva pas : la petite baronne, tout comme Jean-Jacques ou l'évêque de Cambrai, expliquait ses idées sur l'éducation des filles.

— Le moins d'instruction possible, afin de ne rien faire perdre à la femme de ses charmes et de ses qualités physiques. Le rôle de la femme est de plaire, je ne lui en connaît point d'autres, et une femme qui parle latin fait fuir les hommes qui ne parlent qu'hébreu ou volapuck.

— Oh ! madame, on ne nous enseigne le latin dans les cours supérieurs qu'au point de vue de l'étymologie de la langue.

— En fait de langue, pas d'allemand, on est trop laid quand on le parle ; un peu d'anglais, si vous voulez. Vous pianotez ?

— Mais, madame, je suis musicienne.

— Parfait. Alors vous ferez faire beaucoup de piano à ma fille, surtout de la musique de danse, ça plaît beaucoup dans les salons ; vous pouvez donner des leçons de chant ?

— Ce n'est pas ma spécialité, mais j'ai quelques notions.

— Cela suffira ; ce que je veux, c'est qu'elle soit au courant de ce qui se joue et se chante.

— C'est que moi-même...

— Vous vous y mettez. Vous dansez ?

— Non, madame.

— C'est fâcheux : je serai obligée alors d'avoir un professeur de danse à part. La danse est urgente et l'enfant ne peut s'en passer. Elle se passerait plutôt, n'est-ce pas, des éléments de mathématiques et de grammaire. Vous comprenez cela ?

(*A suivre.*)

Coumeint quiet quand on vâo bailli n'estiusa, faut que le sâi bouna.

Quand l'est qu'on n'a pas la concheince tranquilla, quand bin n'est pas po oquiè dè bin crouïo, on est coumeint clliào que sè vont fèrè trairè on marté, qu'ont prâo coradzo quand sont tsi leu et que la deint l'âo fâ bin mau ; mâ que sont conteints dè trovâ on estiusa po ne pas teri la senaille tsi lo dentistre.

Eh bin, on est ti on pou dinsè quand on a oquiè su la concheince et qu'on reincontrè cauquon avoué quoui on a z'u on petit pou too. On preind on autro tsemin s'on pào s'esquivâ dè lo reincontrâ ; âo bin s'on lo vâi veni, on fâ seimblant d'avâi âobliâ oquiè, et on sè revirè. Enfin quiet, on est pas à se n'êse.

L'est onco lo mémo affèrè s'on restè trâo tard pè lo cabaret. Quand on sè réduit et que faut retrovâ la fenna, l'est lo diablo ; kâ le ne manquè pas dè vo fèrè 'na forta salarda ; et quand bin vo n'âi pas fé on crimo, ne fâ rein ; l'est adé eimbéteint d'êtrè bramâ, surtot quand on cheint qu'on n'est pas dein son drâi. On iadzo que la nièze est einmodâie, cein ne fâ pe rein ; on est bon po repondrè ; mâ on appriyandè adé po lo momeint iò on arrevè ; kâ on ne sâ pas trâo coumeint on vâo êtrè reçu et ni què repondrè s'on vo dit : dè iò soo-tou, et porquîè restè-tou tant tard ?

Eh bin ! l'est dinsè qu'étâi l'autro né Louis à la Françoisè. L'avâi pédzi pè lo cabaret tant qu'à on-j'âorès, et cein l'eimbétâvè rudo dè rabordâ sa fenna asse tard què cein, kâ la pernetta avâi bouna pince. Assebin arrevâ à l'hotò, lo gaillâ trait sè chôquès po

ne pas fèrè d'ao trafi, et va à pi dè tsau sè reduirè. Au momeint d'impougni lo pèclliet dè la porta d'ao pàilo iò cutsivont, l'òut que sa fenna ronclliavè; l'aovrè tot balameint, et coumeint sè peinsavè que ne porrai tot parai pas sè cutsi decoutè sein la reveilli, ye va, quand l'a recliou la porta, s'achetâ su onna bantsetta vai lo bri dè la petita bouéba qu'avâi cinq mâi et demi, et sè met à breci ein subliotteint: Roulez, tambours! Sè peinsavè prâo que sa fenna sè volliavè reveilli, et ein breceint la bouébetta, l'avâi on estiusa tota trovâie po ne pas ètrè ao lhi.

— Que fas-tou quie, se lâi fâ sa fenna, que sè reveillâ?

— Que fas-tou quie! se repond ein bordeneint lo Louis, coumeint se volliavè fèrè on reproudzo à sa fenna; d'ao bounheu que su quie, tandi que te doo coumeint on toupin, kâ y'a mè de n'hâora que briço clia pourra petita bouéba que ne fasâi què pliorâ quand su eintrâ et que n'est pas pi bin adrâi eindroumâite. Y'a bio teimps et bio termo que saré ao lhi sein cein!

— Eh! te possiblio! pao-t-on! se fâ la fenna, te n'és qu'on dzanliâo et on soulon! te vâo mè fèrè encrairè que te bricè, que n'est pas veré, du que la bouéba est avoué mè dein lo grand lhi; et patati et patatâ! le lâi ein débliottâ on chapitre que lo pourro Louis, tot ébaubi, et tot vergognâo dè sa bétanie, reçut tota la carra sein pipâ lo mot.

Quelques vérités.

Le plus souvent, on connaît mieux le cocher auquel on confie ses chevaux que le gendre auquel on donne sa fille.

Les gens qui jouent du piano devraient être mis au violon.

Il y a des gens qui disent qu'on ne peut rien faire sans argent; mais si, on peut faire des dettes.

C'est généralement quand on a perdu la boule qu'on fait le plus de boulettes.

Une femme n'est jamais seule dans une pièce où il y a une glace.

Deux femmes qui causent disent ordinairement du mal d'une troisième. Deux hommes qui causent ne songent qu'à dire du bien d'eux-mêmes.

La vie est un chemin de fer; les années en sont les stations; la mort, la gare d'arrivée, et les médecins, les chauffeurs.

Mourir dans la pauvreté, ce n'est rien; c'est y vivre qui est difficile.

Les savants seuls continuent à s'instruire; les ignorants préfèrent enseigner.

La femme est comme une armée; elle est perdue si elle n'a pas de réserve.

Boutades.

Entre amies:

Une jeune fille laide disait, hier soir, à une jeune fille jolie:

— Figure-toi, ma chère, que Henri m'a mangée des yeux pendant toute la soirée...

— Oh! alors, reprend l'autre, il a dû avoir une fameuse indigestion.

Nous avons sous les yeux ce singulier faire-part: « Monsieur et Madame *** ont l'honneur de vous faire part de la naissance de leur fils aîné. »

Colonies de vacances. — Parmi nos nombreuses institutions de bienfaisance et nos œuvres philanthropiques, les colonies de vacances, qui ont inspiré à M^{me} de Pressensé de si beaux vers, sont tout particulièrement intéressantes. Aussi, il nous est permis d'espérer que la petite *soirée artistique et littéraire* qu'une société de jeunes gens donnera ce soir, dans la salle des concerts du Casino-Théâtre, au profit de cette œuvre, attirera un public nombreux et sympathique. — Billets en vente chez M. Fœtisch, rue de Bourg, et le soir à l'entrée.

Théâtre. — L'excellente troupe dramatique de M. Hems donnera demain une seconde représentation de

Martyre,

cette superbe pièce en 5 actes de d'Ennery. M. Hems et M^{me} Pierson remplissent là des rôles qui ne cessent de soulever les applaudissements, des rôles dont ils s'acquittent à merveille. Nous serions fort étonné si cette attrayante soirée ne fait pas salle comble. — Admission des billets du dimanche. — Rideau à 8 heures.

Réponse au problème de samedi. — Le 1^{er} marcheur fait 5600 mètres, et le second 5400. Ce problème étant indéterminé, il peut y avoir d'autres solutions. — Ont répondu juste: MM. E. Bovet, Fleurier; Berthold, Monts.-Rolle; Jeunes Commerçants, Lausanne; Humberset, Locle; Poras, Prévonloup; Crottaz, Daillens; E. Bastian, Forel; H. Delarageaz, La Rütli. — La prime est échue à ce dernier.

Enigme.

Pour lier avec moi longue société,

Un habitant d'un rivage écarté

A traversé des mers l'espace formidable;

Et tandis que, brûlant d'une flamme durable,

Il périt dans mon sein de ses feux tourmenté,

De qui nous réunit, il fait la volupté.

C'est du même élément le pouvoir redoutable,

Qui me donne, qui m'ôte et me rend ma beauté.

Quand une fois j'ai la tête allumée,

Je fais à mes amis une grande leçon.

Philosophe muet, je prêche, à ma façon,

Que tout ici n'est que fumée.

Prime: 100 cartes de visite.

L. MONNET.

FAVEY ET GROGNUZ, à l'Exposition universelle de 1878. — **Course à Fribourg et à Berne**, pendant le Tir fédéral. *Quatrième édition*, augmentée de: **Une entrevue avec Favey et Grognuz à Val-lorbes.** — La Mappemonde qui penche. — L'histoire de Guyaume Tè. — La Bataille de St-Dzâquie. — On voit d'ao ein tsemin dè fai. — Lo Corbé et lo Renâ. — Anecdotes. — Illustrés de 20 jolies vignettes par E. DÉVERIN. — En vente au bureau du *Conteur vaudois* et chez les principaux libraires. — Prix: 2 francs.

AGENDAS POUR 1888. Papeterie MONNET, rue Pépinet, 3. *Messager boiteux de Berne et Vevey.*

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & fils, Lausanne.